

Sur un cas d'arménisme aigu chez un sujet normand

**par le Docteur Dugenou
Faculté de tératologie de Caen**

Yves Ternon est devenu au 'génocide' arménien ce que Vidal-Naquet fut au grand zolocoste durant plus de vingt ans. Une espèce de supra-conscience, tout de blanc vêtue, qui se lance régulièrement du haut de son destrier dans la défense des dogmes historiques et dans la chasse à ceux qui ne s'en satisfont pas : les révisionnistes¹. Pour ce Don Quichotte à la sauce caucasienne, il s'agit avant tout de défendre inconsidérément la thèse nationaliste arménienne relative aux massacres de 1915 et de s'en faire en quelque sorte le porte-parole 'scientifique', si l'on peut dire, car c'est là un bien grand mot en vérité.

Toutefois, Ternon a dû ramer fort pour se faire une place au soleil et parvenir à se faire reconnaître comme l'incarnation de la cause arménienne en France ; les raisons qui ont propulsé ce galérien au-delà de cercles arménophiles étroits intéressent dans la mesure où elles éclairent le récent rapprochement arméno-sioniste ; celui-ci, il faut le dire, est de pur tactique et masque mal la solide animosité que conçoivent beaucoup de membres de la diaspora arménienne à l'endroit des juifs, laquelle se comprend aisément pour qui veut bien considérer le 'tout pour les juifs' des autorités et des médias français. Les Arméniens de France, surtout les vieux, qui ont souvent trimé sans la ramener, ont toujours été abasourdis par le culot des juifs et la manière dont ils parviennent à escroquer à peu près tout et n'importe quoi au gouvernement français. Il était en quelque sorte fatal que leurs enfants s'essayent à jouer, durant les années soixante à quatre-vingt dix, d'ailleurs sans beaucoup de succès, la carte du 'pourquoi les Juifs et pas nous'. On se souvient que la ligne 'mon génocide est plus gros que le tien' n'avait guère porté ses fruits lorsque Claude Mutafian avait fait sonner trompettes et tambours contre l'élection de Gilles Veinstein au Collège de France en 1997, Pierre Vidal-Naquet ayant alors tranché tout net et refusé de son sceptre immaculé la solidarité des juifs aux Arméniens dans le trafic de l'histoire, un trafic sur lequel les premiers entendaient conserver jalousement un monopole absolu.

Puis, un revirement improbable s'est opéré il y a peu sur le mode 'Arméniens et juifs même combat'. L'origine de ce revirement, qui n'a pu être autorisé sans l'accord – voire la proposition ? – des sionistes, ou de certains d'entre eux, n'est certainement pas dû à leur bonté d'âme, mais au sentiment qu'ils ont de la nécessité impérieuse d'élargir leur base victimaire pour ne pas qu'elle s'effondre *hic et nunc*. Après les noirs, les Arméniens sont maintenant l'objet de toutes les attentions sionistes car tout est bon pour maintenir l'exception juive aux droits les plus fondamentaux qui régissent ce monde et perpétuer ainsi leurs exactions, sans vergogne : pérenniser les extorsions de fonds pharaoniques générées par la *shoah business*, continuer le génocide, bien réel celui-là, des Palestiniens, et poursuivre l'occupation illégale de leurs terres. Les Arméniens de la diaspora, emportés dans leur aveuglement nationaliste, ont d'abord commencé par vouloir faire connaître leur malheur dans l'histoire, puis on voulu qu'on impose leur vision de l'Histoire aux autres, et ont finalement accepté l'alliance avec la lie de

¹ TERNON, Yves, *Du négationnisme. Mémoire et tabou*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

l'humanité, les sionistes, pour continuer leur guerre idéologique turcophobe et aussi pour maintenir en forme les structures communautaires de la diaspora qui vivent énormément sur la mémoire des massacres de 1915.

Ternon, qui publie en juin 2006 la mémoire de ses *Eclats de voix*² sous forme d'articles parus dans le journal nationaliste des Arméniens de France, *Haratch* est ainsi parvenu à se faire préfacier par un sioniste judéolatricissime, Meïr Waintrater, directeur de la revue *L'Arche, le mensuel du judaïsme français*. La plume de Ternon subventionnée par la finance arménienne – le livre est dit avoir été édité « grâce au fonds de la donation Marie-Louise Le Roy-Agakébian, à l'occasion de la 91^e commémoration du génocide des Arméniens de l'Empire Ottoman » – s'unit ainsi à la propagande sioniste dans la lutte contre les gens du Moyen-Orient qui n'ont pas l'heur d'être juifs, ni arméniens. L'opération arrive à propos puisqu'elle se situe juste avant le commencement de l'année de l'Arménie en France (22 septembre 2006 – 14 juillet 2007, www.armenie-mon-amie.com), une année ponctuée de beaucoup de représentations musicales et de quelques pics de propagande sous forme de colloques ou de conférences. Dans ce contexte, l'alliance arméno-sioniste profite inévitablement de cette caisse de résonance médiatique. Par exemple, du 19 au 26 novembre 2006 a eu lieu à Marseille une improbable conférence intitulée « Deux destins, une histoire » au centre culturel juif de Marseille et destinée à « renforcer les liens culturels entre les juifs de Erevan et la communauté de Marseille » (www.centrefleg.com) ; au mois de janvier 2007 il s'est tenu du 15 au 18 un « Programme de conférences et de projections sur le génocide arménien » nulle part ailleurs que dans le Mémorial de la Shoah de Paris (www.memorialdelashoah.org) et en présence du même Waintrater ; le 13 mai se tiendra encore au Musée d'art et d'histoire du judaïsme un mystérieux événement intitulé « Juifs et Arméniens, destins croisés » (www.majh.org). Sans parler des livres génocidaires, qui s'amoncellent sur les tables des libraires « aussi nombreux que les grains de sable » comme le disent certains textes bouddhiques à propos des Buddha sauf qu'il ne s'agit plus de rendre propice un espace religieux mais de vendre à grands coups de réclame une marchandise déjà connue.

Avant de devenir une des chevilles ouvrières de cette alliance contre-nature, Ternon, comme on l'a dit, a dû ramer. L'homme, chirurgien de formation, n'a rien d'un historien, tout comme jadis le pauvre Pressac avec lequel on pourrait d'ailleurs s'amuser à trouver quelques traits communs : les deux hommes présentent au public des éléments qui, sous couverts de sauver ou de renforcer la thèse orthodoxe, l'écornent en réalité sérieusement quand ils ne la ruinent pas purement et simplement dans le cas du pharmacien de banlieue. Mais le parallèle a ses limites car Ternon ne travaille pas comme le besogneux Pressac à partir de sources de première main, quitte à les trafiquer ensuite en note de bas de page pour sauver in extremis l'édifice zolocaustique³ ; il se contente seulement de produire des synthèses grand public, idéologiquement orientées à étayer la thèse arménienne, ou bien des pensums pleurnichards à la mode des *genocides studies*, comme on a maintenant l'habitude d'en voir paraître treize à la douzaine chaque semaine du temps qui passe. La crédibilité du scribouillard étant comme on s'en doute limitée par ses qualités chirurgicales, il a cru pouvoir l'augmenter en se faisant bombarder sur le tard docteur en histoire. Habitué des cercles anti-révisionnistes mondains de la Sorbonne – on pouvait le voir assister aux réunions d'AIRCRIGE, animée par une certaine Catherine Coquio, une sorte de passionnata semi-mondaine avec du poil sous les bras qui ressemble beaucoup aux descriptions qu'on a pu lire ici où là de la capricante Nadine Fresco – il avait sans doute entre aperçu qu'une des critiques (parfaitement fallacieuse) adressée aux révisionnistes avait été d'utiliser leur statut d'universitaire pour peser dans la controverse. On imagine qu'étant dépourvu d'un tel statut il s'est senti blessé dans son orgueil et qu'il dû concevoir l'idée saugrenue que de raconter les mêmes histoires du haut d'un diplôme imposerait *ipso facto* le silence à ses adversaires. C'est qu'il croît encore, le bougre, à la valeur du diplôme en sciences humaines.

A plus de soixante ans passés il a donc franchi le pas et s'est inscrit en thèse. Maintenant qu'il l'a en poche, le diplôme, il s'en pavane et sans retenue. Aller voir sur le site de clio où il se fait présenter en grosses lettres d'or comme « Docteur de l'Université de Paris IV – Habilité à diriger des recherches à l'Université de Paul Valéry de Montpellier »

(http://www.clio.fr/espace_culturel/yves_ternon.asp). Seulement pour qui sait lire entre les lignes de l'encomiastique universitaire, cela veut simplement dire, *primo*, qu'il a eu un doctorat, ce qui de nos jours est légèrement moins gratifiant et beaucoup moins qualifiant que de décrocher le brevet à l'époque de Céline. Il est un fait que n'importe qui peut l'obtenir en payant trois années d'inscriptions sorbonnicoles, quelque soit le contenu du produit fini ; *secundo*, qu'on lui a refusé de se faire habilitier dans ladite Sorbonne et qu'il a dû décamper ailleurs pour aller trouver des profs qui acceptent de l'habilitier discrètement, dans une petite université de province : l'habilitation à diriger des recherches, de nos jours, c'est un peu comme le bac de jadis : pour l'avoir il faut quand même bosser un tout petit peu,

² TERNON, Yves, *Eclats de voix*. Préface de Meïr Waintrater, Editions du Félin, 2006, 158 p.

³ Voir THION, Serge, « Sur Pressac. Histoire de la nuit ou du brouillard ? ».

ce n'est pas encore automatique ; et *tertio*, qu'on n'a pas même daigné lui donner un poste de professeur, ni même de maître de conférence, sinon croyez bien qu'il l'aurait affiché très gros. Bref, un bilan pas reluisant pour quelqu'un qui prétend beaucoup. Il doit en être très chagriné parce qu'il a, c'est visible, une grande estime pour l'*alma mater* qu'il croit pétrie « de bonnes manières » (p. 72 de ses *Eclats*). Certes, il écrit cela en 1985, une époque où l'on évinçait pas encore les chercheurs des institutions de recherches parce que leurs opinions politiques déplaisent aux plus hautes autorités (cas de Thion, révoqué politique du cnrs en 2000, vraisemblablement sur ordre direct de Lionel Jospin), mais cette fascination universitaire prêle tout de même à sourire. Pour tout étudiant qui s'est ennuyé une fois dans sa vie quelques mois en Sorbonne il est évident que l'Université du dernier tiers du vingtième siècle ne lui a jamais donné que ce qu'il y apportait, et que l'idée d'un diplôme voulant dire quelque chose remonte à des temps lointains et oubliés, quelque part entre le temps des *Tontons flingueurs* et celui du *Deuxième souffle*. Bref, au temps de l'ancienne école. Mais le Ternon pense naïvement que c'est un espace magique dans lequel le fait de poser son séant sur une chaise transforme *ipso facto* le bien assis en maître à penser respectable, sans imaginer un seul instant que si ce qu'il écrivait avant ne l'était pas, cela ne le sera pas plus après. On voit bien qu'il y a là une manière de fantasme d'honorabilité, probablement issu des vexations qu'il a dû subir en se frottant à des doctissimes du type Vidal-Naquet. En d'autres termes, on pourrait dire que Ternon opère le parcours inverse de certaines figures de proue du révisionnisme français, comme Thion ou Faurisson : pétris de diplômes universitaires et de reconnaissance scientifique légitimement gagnée à force d'études et de travail sanctionnées par des publications toujours remarquées par les spécialistes, qui des sociétés africaines et asiatiques, qui de la littérature française et de la critique des textes en général, en même temps parfaitement lucides sur les impostures universitaires qui pullulent depuis le début des années soixante-dix, il ont finalement été écartés ou exclus des instances scientifiques qui les avaient recrutés pour des raisons purement politiques ; Ternon, qui était quant à lui dépourvu de diplôme et de compétence particulière en sciences humaines, n'a eu de cesse de nourrir une thèse politique contrée par les meilleurs spécialistes, puis de se faire reconnaître du bout des lèvres par une université corrompue et décatie, dans l'espoir illusoire qu'elle lui apporte le poids et la respectabilité qu'aucun ottomaniste sérieux ne peut lui reconnaître.

C'est ici que la publication des *Eclats de voix* étonne. Pour quelqu'un qui cherche à forcer la porte des grands salons de l'histoire, pour celui qui veut à toute force qu'on le qualifie non plus d'historien du dimanche, mais d'historien à part entière, ce n'était pas le meilleur choix que de rassembler en un volume ses articles parus entre 1974 et 2005 dans la presse nationaliste arménienne de France. Ternon est en effet très gauche lorsqu'il déclare dans son introduction : « *C'est également l'occasion de montrer qu'un historien, qui consacre son activité scientifique à l'étude des génocides, à besoin de soupapes de sécurité où il laisse éclater sa voix un ton plus haut que dans une atmosphère universitaire, car la compassion est une souffrance qui s'apaise dans le partage* » (p. 13-14). On voit que faire de l'histoire, consulter des sources, les vérifier, les critiquer, écartier finalement celles qui sont valides et celles qui sont irrecevables, tout cela l'ennuie énormément. Cette atmosphère l'opprime, et son horizon d'attente est d'en sortir au plus vite. Ça en dit long et cela explique pourquoi, comme on va le voir, il est incapable de comprendre que son interprétation des massacres de 1915 à l'aune du label génocide ne tient pas debout pour un historien sérieux.

Mais avant de rentrer dans le vif du sujet interrogeons-nous sur ce paradoxe comportemental et les raisons de cet enracinement à vouloir absolument se parer des oripeaux de l'historien tout en refusant les méthodes à seule fin de faire triompher dans le débat public une vision communautariste et bancal d'un événement passé. Le cas Ternon pose question, depuis quelques temps déjà. On se demandait quelle chronique familiale pouvait être à l'origine d'un tel acharnement arménolâtre. Or, les exemples judéolâtres ne manquent pas de personnes qui, apparemment capables de raison, ont perdu pied dès lors qu'il s'est agi d'appliquer une once de regard critique au sort des juifs durant la Seconde guerre mondiale ; en général, Pierre Vidal-Naquet le premier, ce genre d'énergumène appartient et se revendique comme appartenant à la communauté des sans noms, vous savez, ces 'juifs-qu'il-ne-sied-pas-de-désigner-pour-ce-qu'ils-se-disent-être', sous peine d'être taxé d'antisémite. Par association d'idée on était donc fondé à penser, en attendant d'en savoir plus, qu'une telle hargne ne pouvait être motivée que par un parti pris communautariste primaire. Il n'existe en effet pas d'arménisme de transfert, comme on sait qu'il existe un sionisme de transfert qui pousse nombre de goys empêtrés dans l'intellectualo-merdiatique à se faire plus juif que les juifs. Ternon pouvait-il donc cacher un quelconque Ternonian ? C'est ce que certains ont pensé.

Et bien nenni. C'est lui qui le dit. L'impétrant est normand et même de « vieille souche », issu d'une famille « du pays de Caux » (*Eclats*, p. 44). Il évoque ses « bons paysans d'ancêtres » dont l'arbre généalogique, « soigneusement tenu par la branche aînée, ne peut remonter au-delà de 1750 ». « Quant à la souche maternelle, elle est lorraine » (p. 45). Lui est né à Saint-Mandé, en 1932 (sa trogne est en ligne sur <http://www.acam-france.org/bibliographie/auteur.php?cle=ternon-yves>). Il faudra donc bien se

résoudre à invoquer dans le cas du chirurgien une maladie orpheline, sans traitement connu, *l'arménisme de transfert*. Le diagnostic, pour l'heure, est encore hésitant car les informations données par l'auteur lui-même sont maigres mais elles permettent toutefois d'esquisser un parcours biographique susceptible d'éclairer la genèse de cette psychose, heureusement rarissime. La manière dont il se met en scène lourdement nous montre qu'il se pense sérieusement comme un défenseur acharné des opprimés. Sa profession de foi tient en une proposition tarabiscotée qui fleure bon l'anti-fascisme mondain : « l'amour de la haine de la haine » auquel il dit consacrer tout l'engagement de sa vie (p. 64).

Depuis sa naissance en 1932 on ne sait rien sinon qu'il entreprend des études de médecine, achevées sans doute à la fin des années cinquante. Il est interne des hôpitaux de Paris quand la guerre d'Algérie prend fin. Sans que rien ne vienne introduire ce subit engagement – l'homme à trente ans - il se serait alors lancé corps et âme dans la défense de la cause algérienne. On connaissait les résistants de la dernière heure, voici les anti-colonialistes de la dernière seconde. Il affirme en effet dans un article du 22 juin 1977 « avoir été aux côtés des Algériens lorsqu'ils luttèrent pour l'indépendance de leur pays » (*Eclats*, p. 43). Le lecteur de 1977 s'attend alors à quelques révélations fracassantes sur un passé de porteur de valise acharné que l'est sa fougue plumitive, mais ce n'est que dans une note de bas de page piteusement rajoutée en 2006 qu'il aura le fin mot de l'affaire : la note précise que l'auteur évoquait par là un « séjour d'un mois à Alger en juin 1982 [sic ! Évidemment un coquille pour 1962], comme chirurgien envoyé par le Rocher Noir (organisme représentant à Alger le gouvernement français après la signature des accords d'Evian) dans la zone autonome d'Alger, alors privée de moyens médicaux ». Entrer en lutte avec les Algériens en juin 1962 pour leur indépendance c'est, comme diraient les historiens, un sérieux anachronisme, et dans tous les cas un effet de manche rhétorique. Elle date du 6 juillet 1962. Nous laissons aux gens qui ont effectivement lutté avec les Algériens pour leur indépendance et qui connaissent bien cette histoire et ses acteurs réels le soin d'évaluer le poids d'un Ternon dans la libération de l'Algérie. Dans tous les cas, on aura compris qu'il se haussait déjà énormément du col avant de se prendre pour l'historien qu'il n'est pas.

Après le mois de juin passé sous le soleil d'Alger, c'est le train-train de la vie médicale qui reprend et l'engagement anti-colonialiste semble se dissoudre dans le formol. Comme Ternon s'ennuie profondément entre trois coups de bistouri, il se lance, dit-il, dans des recherches sur la médecine nazie, qui donneront lieu à la publication en 1969 d'une *Histoire de la médecine SS ou le mythe du racisme biologique* en collaboration avec un autre médecin, un certain Socrate Helman. Suivront en 1971 *Le massacre des aliénés. Des théoriciens nazis aux praticiens SS*, puis *La Médecine allemande et le national-socialisme. Les Métamorphoses du darwinisme* en 1973, toujours en collaboration avec le même Helman. Ce sera sa première trilogie. La médecine nazie, c'est bon, coco. Il y a du blé à se faire.

Puis c'est la grande rupture de la quarantaine. La fréquentation du levantin Helman aura-t-elle été à force insupportable au normand ? A-t-il perçu qu'en étant goy il ne pourrait devenir ce spécialiste reconnu de la médecine nazie qu'il aurait peut-être souhaité devenir ? A-t-il croisé une belle arménienne sur sa route ? P'têt ben que oui, p'têt bien que non, on vous dit pas que c'est impossible mais on vous dit pas oui. Ternon dit lui-même qu'il est « entré en Arménie par les romans de Victor Gardon⁴. « J'avais découvert le monde merveilleux du " Chevalier à l'émeraude " qui se réchauffait " au vert soleil de la vie ", jusqu'à ce que " l'apocalypse écarlate " vînt y mettre un terme » (p. 101). Quoi qu'il en soit, le fait est qu'en l'espace de quatre années, il change son fusil d'épaule et bascule dans l'arménologie d'où l'on ne pourra jamais plus l'extirper. *Les Arméniens, histoire d'un génocide* (1977), *Le génocide des Arméniens* (1981, avec Gérard Chaliand, lui arménien plus ou moins caché), *La cause arménienne* (1983), *Enquête sur la négation d'un génocide*⁵ (1989) seront sa tétralogie.

Parvenu à la cinquantaine, il se persuade que le principal blocage à la reconnaissance de la thèse arménienne ne sont pas tant les faits historiques tels que connus par les meilleurs ottomanistes que le blocage acharné du 'lobby' et de son exception zolocaustique. Comme disait l'Antoine à Fernand, « la thèse est osée, mais comme toutes les thèses, parfaitement défendable ». Il se lance alors dans une deuxième trilogie qui s'essaye à dissenter de tous les génocides de tous les temps de la création pour dire qu'ils sont tous affreux, qu'il faut être solidaire entre ex-génocidés pour lutter contre les affreux révisionnistes et que donc, finalement, l'arménien aussi a droit à son génocide, tout comme le Veinstein à sa persécution et le turc à sa flagellation : *L'Etat criminel. Les génocides au XXe siècle* (1995), *Du négationnisme. Mémoire et tabou* (1999), *Innocence des victimes. Au siècle des génocides* (2000). Le pangénocidisme rapporte assez gros. Aux Etats-Unis, ils ont ouvert toutes sortes de chaires dans cette nouvelle spécialité. Voir, par exemple, le cas de l'Irlando-judéo-australien Ben Kiernan, qui a préféré ne pas s'embourber dans sa spécialité cambodgienne, à l'université de Yale.

⁴ Pseudonyme de Vahram Gakavian. Voir une petite biographie de cet écrivain arménien, sur <http://www.acam-france.org/bibliographie/auteur.php?cle=gardon-victor>

⁵ Disponible en ligne sur <http://www.imprescriptible.fr/enquete.htm#p1>

Et puis la soixantaine arrive et l'âge de la retraite approche. Le Ternon voudrait enfin qu'on le prenne un peu au sérieux en dehors de la librairie des Samuelian. Il aspire au respect, à défaut de l'inspirer. Pour une fois il voudrait qu'on l'appelle historien. Alors il passe puis publie une thèse, qui lui donne l'air, au moins par le titre, d'approcher l'examen historique de la question arménienne prise dans ses contextes, mais l'air seulement : *Empire ottoman. Déclin, chute, effacement* (2002). C'est un à-la-manière-de, une synthèse composite pour faire accroire qu'il sait ce qu'est l'Empire ottoman et qu'il pourrait rivaliser sur un pied d'égalité avec un Bernard Lewis ou un Gilles Veinstein. Mais cela ne trompe que la petite maison d'édition qui s'est chargée de le publier, Le Félin-Éditions, qui donne habituellement dans les petits romans de facture orientale. Dans la foulée, un autre bouquin sur la déportation de Mardin, qu'il a composé en se faisant traduire par d'autres des sources qu'il ne peut pas lire, est publié par la *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine : Mardin. Anatomie pathologique d'une destruction* (2002). C'est dans ce pensum qu'il écrit en introduction, après nous avoir baigné trente années avec le génocide : « *Je suis depuis longtemps convaincu – et c'est aussi l'avis de nombreux historiens – qu'une grande partie de la recherche sur le génocide arménien n'est pas encore conduite [après avoir pondu des milliers de pages sur le génocide c'est assez croquignolesque non ? Donc, finalement, on ne sait pas encore bien ce qui s'est passé mais on vous dit avant d'examiner les faits que c'est un génocide et qu'il faudrait même des lois pour envoyer en cabane ceux qui disent le contraire !]. On connaît avec une certaine précision les causes du crime, les mobiles des meurtriers, l'environnement tant géographique que politique, économique et social dans lequel ce forfait a été perpétré. On est à même d'analyser le passage entre les massacres hamidiens de 1895, ceux de 1909 et le génocide de 1915, de prouver avec une absolue certitude que la destruction des Arméniens de l'Empire ottoman a été programmée par les dirigeants du Comité Union et Progrès [Ternon est toujours « à même de prouver » tout, mais dans les faits, il ne prouve jamais rien : le cas typique, qu'on va voir se répéter plus bas, ce sont les documents Andonian dont il admet qu'ils sont des faux sans se résoudre à comprendre qu'ils ne peuvent donc pas être utilisés et qu'ils ne prouvent donc rien du tout. Et bien non, pour lui, c'est tout l'inverse. Allez comprendre !]. On peut reconstituer pièce par pièce les moments du déni, de cette négation qui devient aujourd'hui une pathologie à l'échelle d'une nation. Mais on reste trop souvent incapable d'établir un lien entre le récit d'un survivant et le rapport d'un diplomate, entre le sort d'un individu et celui d'un groupe » (<http://www.imprescriptible.fr/rhac/tome4.htm>).*

On aura compris que malgré tous les efforts du chirurgien pour se grimer en historien, il fait finalement tintin. Il ne peut s'empêcher, même en masquant sa prose sous des titres qui semblent quitter son habituel parti pris, de s'éloigner des sentiers de l'histoire pour retomber dans une lecture incantatoire et politicienne, dans la défense bec et ongle de la thèse arménophile, avec ses tripes et ses viscères. Chez Ternon, la concentration cérébrale marche un peu, puis c'est vite le bide et la bile qui reprennent le dessus. C'est finalement une espèce étrange de pensée dogmatique, originale, parce que psychologiquement formatée sur les pieds nickelés des *shoah studies*. Ternon prétend à la stature médiatique d'un Vidal-Naquet, tout en s'apparentant aux côtés besogneux d'un Pressac et en tirant souvent vers le côté bestial et abruti d'un Lanzmann : « *Et pourtant, je crois, mes amis arméniens, je crois qu'il faut accepter ce rendez-vous à Constantinople [lancé par M. Kuneralp en 1978 pour créer un centre d'études historiques sur les relations turco-arméniennes] parce qu'il fixera l'histoire et qu'il n'y aura plus après de regards en arrière possible. Y aller en robe de bure et la corde au cou, y aller de tous bords, fiers, le cœur dur pour lutter avec la souplesse du tigre et la ruse du renard, défendre vos couleurs pour l'ordalie. Les temps où s'affrontaient en champ clos le chevalier à l'émeraude et le cavalier gris sont révolus. La première pierre sera posée autour d'un tapis vert par des intellectuels besogneux qui accepteront de disputer chaque document comme on le faisait jadis, l'épée au poing pour défendre un territoire. Ils auront pour tout arme la vérité et il se pourrait bien qu'on découvre un jour, terriblement tard, que c'est l'arme absolue* » (p. 60). On ne sait si la psychanalyse y pourrait faire quelque chose. Ce qui est certain c'est que son dernier bouquin met bat les masques en réunissant un florilège d'inepties pas piquées des vers. Voyez plutôt.

Dans « *Votre génocide est aussi notre affaire* » (mai 1974, p. 19-35), la retranscription d'un discours prononcé à Marseille lors de la commémoration des événements de 1915, le 28 avril 1974, Yves Ternon nous fait le bonheur de reconnaître les arguments qui interdisent la qualification des massacres par le terme de génocide. « *Il fut le premier génocide planifié [pléonasme] – et peu importe que le mot « génocide » ait été forgé après* » (p. 19). C'est pourtant bien la raison pour laquelle il est impossible, pour qui respecte les fondements du droit, d'incriminer *a posteriori* une entité pour des faits au titre d'une catégorie juridique alors inexistante, sans quoi le droit se meut *ipso facto* en instrument de règlement de compte à la discrétion des politiques qui ont tout loisir de le modifier en fonction des gens qu'ils souhaitent criminaliser sur le moment. L'argument est d'autant moins recevable qu'il vise à mettre en cause non des hommes mais ni plus ni moins que « la Turquie » qui « en anéantissant ses sujets arméniens » (p. 20) aurait donc réalisé ce tour de force, pour une entité abstraite, d'anéantir des être

concrets. Le fanatisme ternonien va comme on le voit très loin puisqu'il n'hésite pas à en appeler à « la responsabilité partagée d'un peuple envers un autre peuple » (p. 20). Le ressort éculé de la culpabilité collective a servi et sert encore à l'Etat israélien pour matraquer les Allemands, avec l'aide des dirigeants français, bien contents d'utiliser ce levier politique pour rabaisser toujours plus leurs voisins germains. Mais les responsabilités, ailleurs comme en ce cas, ne peuvent être qu'individuelles et le seul résultat de ce type d'amalgame spécieux est de préparer doucement mais sûrement une haine tenace des Turcs envers les Arméniens dans un futur proche.

Plus loin, Ternon s'emmêle lui-même les pinceaux sur les documents Andonian qui sont, comme on le sait, des faux. Comment ce prétendu historien traite des faux dans son analyse des preuves du 'génocide' ? Tout simplement en acceptant leur contenu comme recevable et en l'exposant sans mentionner la source : « Le *Djémet* a décidé de supprimer tous les Arméniens habitant en Turquie, sans laisser vivant un seul individu et à donner au gouvernement de larges prérogatives à ce sujet ». Ce n'est plus du négationnisme, c'est du positionisme : de la construction *ex-nihilo* d'une histoire imaginaire au moyen de bricolage documentaire. Le lecteur de 2006 à plus de chance que celui de 1974 pour lequel on a sans vergogne falsifié l'histoire. Avec le recul du temps qui passe, Ternon lui-même a dû penser la pilule un peu grosse à faire passer et il s'est donc fendu d'une note qui vaut son pesant de cacahuètes : « *Je cite dans ce discours les « télégrammes Andonian ». Plus tard, j'ai exprimé des réserves non sur l'authenticité de ces télégrammes, mais sur leur utilisation comme preuves du génocide [cf. Enquête sur la négation d'un génocide]* » (p. 29). Goûtez la saveur du méli-mélo : ces télégrammes, dont il est établi qu'ils sont des faux, sont rhétoriquement considérés par Ternon comme authentiques, mais patatras ! il n'y voit pas une preuve de génocide ! Plutôt que de reconnaître simplement le fait qu'ils sont faux et donc inutilisables, et qu'il a raconté n'importe quoi à ses lecteurs en 1974, il préfère circumambuler autour du pot et produire un distinguo intenable car il n'y a pas 36 solutions : soit les documents sont authentiques et ils sont alors assurément un élément à verser aux arguments des zéloteurs du génocide, soit inversement ils ne le sont pas, comme c'est effectivement le cas, et l'élément de preuve s'évapore. C'est le même qui écrit sans vergogne, « *La pire des erreurs est de ne pas reconnaître ses erreurs* » (p. 52).

Plus loin il se donne encore un grand coup de sabre dans le pied en accusant le gouvernement Jeune-Turc d'un plan d'extermination dont l'exposé du contenu se révèle être une description stéréotypée de la déportation (p. 30-31) : « Le plan d'extermination comportait quatre étapes : - *le désarmement général des Arméniens. – L'arrestation des notables. – La déportation des vieillards, des femmes et des enfants. – Enfin, l'assassinat progressif par petits groupes, sur les routes de la déportation et à son terme* ». De plan d'extermination, c'est-à-dire une idée administrative préconçue consignée dans des écrits, il n'en existe aucune preuve. Mais le plus beau est qu'il l'écrit lui-même ! « *On me rétorquera, peut-être, que les documents sur lesquels je fonde mes affirmations, sont apocryphes et que je ne fais appel qu'à une documentation arménienne. Et la controverse de rebondir [on s'étonne beaucoup qu'il s'en étonne]. La vérité historique est comme un puzzle. Les pièces s'adaptent ou ne s'adaptent pas. [On vient de voir et l'auteur est forcé de l'admettre que pour l'instant les pièces présentées, les documents Andonian, ne s'adaptent justement pas] Et dans la question du génocide arménien, elles s'adaptent parfaitement. On peut même substituer aux pièces arméniennes des pièces turques et elles ont tout autant valeur de preuves, car elles mettent en lumière leurs techniques de distorsion des faits* » (p. 31). Le problème est qu'il ne nous montre pas ces pièces qui sont un peu, pour parler comme certains pataphysiciens 'archi-présentes', c'est-à-dire très présentes dans l'imaginaire de l'auteur mais cruellement absentes d'un point de vue matériel. On entrevoit maintenant que la psychose arménolâtre de Ternon remonte peut-être au temps d'une frustration première lorsqu'on lui offrit un puzzle dans sa tendre enfance qu'il ne parvint jamais à reconstituer.

Plus loin dans sa « Lettre ouverte au Dr Salahi R. Sonyel » (mai 1978), il daigne tout de même commenter quelques pièces turques rédigées en osmanli, de ces fameuses pièces dont il annonçait sans les citer qu'elles ont autant valeur de preuve que les pièces arméniennes ; elles ne sont pourtant pas apportées par Ternon mais par un historien turc et à décharge. On s'attend donc à une magistrale démonstration qui prouverait que ces documents ont été jusqu'à présent mal compris, et qu'une fois rétablis dans leurs contextes, il n'en existe qu'une seule lecture possible, laquelle montrerait tout autre chose que ce que la thèse turque soutient. Mais, pataquès, re-coup de sabre dans le pied : « *Je maintiens qu'il s'agit de preuves de la volonté de génocide du gouvernement jeune-turc. Il suffit de les interpréter* » (p. 48). Quand il est nécessaire d'interpréter un document pour lui faire acquérir un statut de preuve au regard d'un questionnement précis, c'est en général mal parti. Si le document prouve, il prouve. Sinon, il ne prouve pas et les interprétations, dans un sens ou dans un autre, doivent pouvoir s'exprimer en toute liberté, jusqu'à ce que finalement, après d'autres recherches complémentaires, une preuve émerge, ou finalement pas. On ne peut dans tous les cas rien affirmer. Voici ce qu'il en dit finalement : « *Donc nous sommes d'accord : les Arméniens de Brousse doivent être déportés à partir de juillet 1915 vers une*

destination inconnue. Et ce n'est pas un génocide ? » (p. 49). Ben non, justement pas. C'est une déportation. Plus loin, il récidive : « *Nous voici une nouvelle fois d'accord. On déporte les Arméniens du vilayet de Brousse dans l'ordre et la discipline ; en raflant légalement leur dernier or. Et ce n'est pas un génocide ?* » (p. 52). *Bis repetita non placent*. C'est toujours une déportation. Quand la pièce du puzzle rentre, elle rentre. Sinon, on abîme plusieurs pièces du puzzle et l'on perd son jouet. Ternon n'est pas soigneux avec ses propres objets. Il leur fait beaucoup de mal.

Dans « Reconnaître une vérité établie et rendre justice à un peuple » (novembre 1985), Ternon, piqué au vif parce qu'une brochure distribuée aux députés du Parlement Européen par la Délégation permanente de Turquie près des Communautés Européennes épingle les faiblesses du projet de rapport qu'il a contribué à rédiger pour défendre la thèse arménienne, tente un parallélisme avec le révisionnisme de la Seconde guerre mondiale. Il évoque « *une technique bien connue en France, sous le nom de « faurissonade »* » (p. 72). Il gémit beaucoup puis il en vient au vif du sujet : « *La stratégie consiste en outre à attaquer un édifice en s'en prenant aux points faibles pour y enfoncer des explosifs, c'est-à-dire exiger la production de documents disparus, détruits ou inaccessibles, faute de quoi les autres preuves sont considérées non valables* » (p. 73). Les révisionnistes, qui s'y connaissent en entreprise de démolition, n'ont pas eu besoin d'employer la dynamite. Il a suffi d'analyser les fondations, bancales, de l'immense château de carte, et de creuser patiemment de petits trous sous la terre pour que l'édifice entier de l'histoire de la Seconde guerre mondiale finisse par s'écrouler. En parallèle, ils ont reconstruit un édifice sain sur des bases solides qui a subi quant à lui les assauts de tout ce qui se fait d'intelligentsia et de policier de la vieille Europe et des Etats-Unis. Les points faibles n'ont pas encore été trouvés, et Faurisson, qui réclamait « une preuve, une seule preuve », l'attend toujours. De son côté Ternon n'a pas encore compris qu'une histoire qui présente des points faibles est une histoire qui doit être révisée. C'est dans l'ordre des choses. Pour revenir au cas de 1915 qu'il évoque dans ce passage, on voit bien la faiblesse imprescriptible de ce raisonnement circulaire consistant à poser que s'il n'y a pas de documents prouvant le génocide c'est qu'ils ont été détruits. C'est un postulat spéculatif purement gratuit qui laisse de surcroît la porte ouverte aux propositions les plus farfelues. Fort heureusement, dans le jugement d'un prévenu, s'il n'y a pas de preuves de sa culpabilité, l'accusateur ne peut sans se ridiculiser affirmer que la raison de l'absence de preuves provient du fait que l'accusé les a détruites. Sans compter la contradiction gargantuesque qui consiste d'un côté à faire du génocide un plan administratif méthodiquement exécuté et imaginer de l'autre une absence de traces de ce plan dans les archives. Même des trous dans les archives se repèrent. Le seul argument qui s'entend dans cette proposition est l'escamotage des documents qui dorment dans les archives turques, et qui devraient pouvoir être librement examinés par chacune des deux parties.

Mais, finalement, ces documents cachés, ça ne le gêne pas vraiment. Lui, le Ternon, il est plus fort que n'importe quel historien : il peut faire sans document : « [...] *il n'est pas nécessaire pour démontrer l'intention criminelle des Jeunes-Turcs d'exhiber un document portant la signature des membres du Comité central de l'İttihad* » (p. 106). Peut-être pas, mais en l'absence d'autres documents probant on avoue tout de même que ça aurait bien aidé à croire dans la thèse arménienne. « *Les faits parlent d'eux-mêmes et il est impossible qu'ils aient pu se dérouler sans un plan concerté* » (p. 106). La messe est dite. Que reste-t-il, au final, dans cette nouvelle manière d'enquêter sans s'embarrasser d'une documentation ennuyeuse ? « *Les preuves indirectes – rapports des témoins et des survivants – suffisent par leur nombre, leur diversité et leur précision à établir l'intention criminelle [...]* » (p. 106). Voici donc le projet de Ternon : s'affranchir de la documentation de première main et ne s'appuyer que sur des témoignages, qui n'ont jamais été des preuves, pas plus directe qu'indirecte, on en sait quelque chose depuis le travail de Jean-Norton Cru sur les témoignages de la Première guerre mondiale. Il précise encore plus loin, en pestant contre les remarques pleines de bon sens d'un sioniste : « *Pour aggraver son cas, Yehachoua Porat donne aux historiens du génocide arménien des leçons. Il faut, dit-il, pour parler de ces événements, être spécialiste de l'histoire ottomane, lire le turc – et peut-être, aussi il oublie de mentionner, l'osmanli, l'arménien, l'allemand et le russe – et « avoir accès aux travaux originaux et documentés que les chercheurs turcs publient depuis des années » pour prouver que les Jeunes-Turcs n'ont pas perpétué un génocide. Exigence stupide de la part d'un Israélien qui devrait savoir que les historiens de la Shoah ne se sont pas fondés sur les travaux de Faurisson, Roques et Leuchter [à oui ? et Pressac ? Il a tout trouvé tout seul ? Où il a passé la fin de sa vie à réintroduire dans le camps des exterminationnistes une partie des résultats des recherches des révisionnistes ?] pour décrire la destruction des Juifs d'Europe, mais, comme nous l'avons fait pour le génocide arménien, sur le triple registre des aveux des assassins, des récits des victimes et de ceux des témoins.* » (p. 109). Historiens en herbe, prenez-en de la graine. Pour écrire une histoire, négligez les archives, ne vous occupez que des témoignages et des aveux des perdants d'une guerre, si possible obtenus sous le coup de la torture comme à Nuremberg.

Mais tout cela est encore trop proche des faits réels pour Ternon. Dans « Il faut lire d'urgence ce livre » (avril 1993), au bout de plusieurs années de réflexion qu'il continue de prétendre historique, et comprenant peut-être intuitivement que l'application des méthodes historiennes classiques ne plaide guère en faveur de la thèse arménienne, il nous révèle enfin comment se persuader de la justesse de celle-ci : en lisant un roman écrit par un poète juif rescapé de la shashah ! « *Edgar Hilsenrath vient, en un livre superbe, de m'apporter un démenti et de me fournir une réponse à la question de la meilleure approche de l'immensité de cet événement, une réponse qu'il tire de sa propre expérience de survivant du génocide juif et qu'il dispense avec l'ardeur du poète. La démesure du drame est rendue par l'exubérance, le lyrisme, la truculence et l'ironie, une ironie teintée de tendresse et d'amertume. Puisque le crime s'est passé en Orient, dans un environnement où la parole prend le pas sur l'écrit, où le discours est aussi emphatique et contourné que les enluminures des manuscrits, le conteur dira la vérité dans le vacarme trompeur des mots.* » (p. 101-102).

On arrête là le massacre. Le recueil est plein de ce genre d'inepties. La directrice du journal *Haratch* (« En avant »), Arpik Missakian, fille du fondateur du quotidien des Arméniens de France, Schavarch Missakian, n'a sans doute pas mesuré tout le tort qu'un Ternon peut faire à la cause arménienne.

Janvier 2007

AAARGH

SITE CRÉÉ EN 1996 PAR UNE ÉQUIPE INTERNATIONALE

<http://vho.org/aaargh>

<http://aaargh.com.mx>

Un tribunal a demandé à certains fournisseurs d'accès de "filtrer" l'accès à nos sites. Les lecteurs français, et eux seuls, devront donc aller chercher des anonymiseurs:

http://www.freeproxy.ru/en/free_proxy/cgi-proxy.htm

Ou chercher sur Google (anonymiseur, anonymizer, proxies, etc.)

FRANÇAIS ! FRANÇAISES ! SI VOUS VOULEZ SAVOIR CE QU'ON VOUS CACHE, IL FAUT RECOURIR AUX ANONYMISEURS. FACILES ET GRATUITS. EXEMPLES:

TAPEZ [HTTP://ANON.FREE.ANONYMIZER.COM](http://anon.free.anonymizer.com)/[HTTP://WWW.AAARGH.COM.MX/](http://www.aaargh.com.mx/)

OU: [HTTP://AAARGH.COM.MX.NYUD.NET:8090](http://aaargh.com.mx.nyud.net:8090)

OU: [HTTP://VHO.ORG.NYUD.NET:8090/AAARGH](http://vho.org.nyud.net:8090/aaargh)

OU : [HTTP://ANONYMOUSE.ORG/CGI-BIN/ANON-WWW.CGI/HTTP://VHO.ORG/AAARGH/](http://anonymouse.org/cgi-bin/anon-www.cgi/http://vho.org/aaargh/)

EN UN CLIC VOUS ÊTES SUR L'AAARGH, *BINOCHÉ OR NOT BINOCHÉ* !

FAITES-EN UNE LISTE ET COLLEZ-LA SUR VOTRE BUREAU.

OU ALORS AYEZ RECOURS À UN FOURNISSEUR D'ACCÈS QUI SOIT HORS DE FRANCE, LE SEUL PAYS QUI CÈDE À L'OBSCURANTISME.

Nous travaillons en français, en anglais, en allemand, en espagnol, en italien, en roumain, en russe, en tchèque, en danois, en indonésien, en portuguais, en hébreu, en suédois, en néerlandais et flamand, en arabe, en hongrois... en attendant les autres. Un peu d'instruction ne fait pas de mal...

LES PÉRIODIQUES DE L'AAARGH

<http://revurevi.net>

Conseils de révision

Gazette du Golfe et des banlieues

The Revisionist Clarion

Il resto del ciclo

El Paso del Ebro

Das kausale Nexusblatt

O revisionismo em lingua português

Arménichantage

(trimestriels)

NOUVEAUTÉS DE L'AAARGH

<http://aaargh.com.mx/fran/nouv.html>

<http://vho.org/aaargh/fran/nouv.html>

LIVRES (300) DES ÉDITIONS DE L'AAARGH

<http://vho.org/aaargh/fran/livres/livres.html>

<http://aaargh.com.mx/fran/livres/livres.html>

DOCUMENTS, COMPILATIONS, AAARGH REPRINTS

<http://aaargh.com.mx/fran/livres/reprints.html>

<http://vho.org/aaargh/fran/livres/reprints.html>

ABONNEMENTS GRATUITS (E-MAIL)

revclar@yahoo.com.au

elrevisionista@yahoo.com.ar

MAIL:

aaarghinternational@hotmail.com

POUR ÊTRE TENUS AU COURANT DES PÉRÉGRINATIONS DE L'AAARGH ET RECEVOIR LA *LETTRE DES AAARGHONAUTES* (EN FRANÇAIS, IRRÉGULIÈRE):

elrevisionista@yahoo.com.ar

L'AAARGH, POUR NE PAS MOURIR IDIOTS.

FAITES DES COPIES DU SITE. REJOIGNEZ L'AAARGH. DIFFUSEZ L'AAARGH. TRAVAILLEZ POUR L'AAARGH. TRAVAILLONS TOUS À NOTRE LIBERTÉ COMMUNE.

CERTAINS VEULENT ABROGER LA LOI GAYSSOT. NOUS, NOUS L'IGNORONS. CONCHIONS GAIMENT LES CENSEURS.